

À Sabrina, qui a su m'accompagner sur le chemin entre ombre et lumière, de la connaissance de soi ; qui a serré ma main lorsque l'ombre de mes souvenirs envahissait mon esprit et m'empêchait de goûter le présent, et qui m'a ouvert les yeux sur les lumières qui embellissaient déjà mon existence et qui éclairaient mon « à venir » d'un rayonnement et d'une brillance incomparables.

Caloubadia

Le rhum na point l'goût d'vant Ou

Le rhum na point l'goût (bis)

Caloubadia viens

Viens desserre lo frein

Néna dan' mon gorge

Néna dan' mon rein

Caloubadia viens

Caloubadia viens

Ki lé lé lé i é (ter)

Ki lé lé ..

Zamal pas plus fort que Ou

Zamal pas plus fort (bis)

Miel l'pas plus doux que Ou

Miel pas plus doux (bis)

Caloubadia viens

Viens desserre le frein

Néna dan' mon pied

Néna dan' mon tête

Caloubadia viens
Viens dig dig a moin
Caloubadia viens (bis)
Ki lé lé lé i é (ter)
Ki lé lé...

Alain Peters
Caloubadia (1981)
Album Vavanguèr

Incipit

Je lève la tête de l'écran.

Boucles de nuages gris comme des moutons de cheveux, encadrant un visage azur, déchiré de rides branches d'arbre, à peine en boutons éclos.

Devant la fenêtre de la cuisine, un noisetier taillé, haché par la main de l'homme mais où bourgeonne déjà la sève de vie.

Plus loin, je devine la mer sans connaître sa marée :

Elle est dans le vent qui agite les cheveux-nuages de la pointe de Berchis.

Elle est dans les ailes des oiseaux marins qui jouent avec l'air et l'iode.

Elle est dans les crinières des chevaux qui s'ébrouent calmement dans le pré en face de ma fenêtre.

La mer a ses saisons. Comme la sève qui remonte les branches du noisetier, elle réagit aux marées et aux vents qui définissent sa nature : tantôt hostile, tantôt douce.

Le vingt-neuf mars. Début de changement de saison : le vent domine aujourd'hui. Nature éveillée, réveillée.

Quelque chose surgit, s'énerve, s'excite.
Comme la création, comme un incipit, comme tout ce
qui commence et prend naissance.
Tout est déjà ébauché et tout est déjà là.

Comme la mer et le vent, je veux jouer.
Les mots, leurs sons et leurs sens seront mes
galets roulés et chahutés par le ressac ; mes branches
bourgeonnantes qui vont vers le soleil et s'accrochent
au vent.

Je revis. Je joue.
La mer. Le vent.
Le vent pianote sur les arbres, descend le long
de la pointe et finit en s'enroulant sur les galets de la
pointe de Berchis. Toujours la mer est là et l'attend,
même si cette « petite mer » est rarement dangereuse et
capricieuse : comme une enfant, elle joue doucement
avec le vent.

Ses seules hostilités : l'hiver, se montrer un peu
trop aventureuse sur les sentiers côtiers, et me cingler
d'une pluie rêche et acide, lorsque je cours entre elle et
les arbres.

Quelle majesté ! Au loin, il n'y a qu'elle.
Il n'y a que sa perspective, accentuée par les
galets d'îles aux noms rugueux et doux : Radenec,
Longue, Gavrinis...

L'infini et le beau.

Le soleil n'a pas la même lumière ni la même chaleur auprès de la mer. Il glisse sur l'onde au moment de se coucher. La mer semble l'avaler.

À l'aube, c'est elle qui est réveillée, illuminée par un disque jaune sorti de derrière les îles, qui révèle sa robe d'abord grise, puis verte, bleue, violette, pourpre, orange puis... éclatante.

Parfois, le vent lui fait des dentelles d'écumes et arrache des cris de joie aux goélands, qui s'ébrouent comme des chevaux de mer, virevoltant au-dessus des vagues.

J'aime l'idée que je ne peux lui échapper. Que, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, quel que soit l'endroit où mon regard se pose, je la vois, je la sens.

Cela me comble d'aise. Je suis comme Sosuké¹ dans *Ponyo sur la falaise*².

Quel doux rêve que cette existence entourée par la beauté de la mer et de sa nature !

Il n'y a qu'elle qui doit se réveiller.

¹ Petit garçon et héros du film d'animation de Hayao Miyazaki, *Ponyo sur la falaise*. Sosuké vit dans une maison perchée sur une falaise qui surplombe la mer.

² *Ponyo sur la falaise* est un film d'animation japonais du studio Ghibli, écrit et réalisé par Hayao Miyazaki et sorti en 2008.

Je continue à rêver en la contemplant. Comme un miroir que l'on traverse. D'un monde à l'autre. Du rêve à la réalité. Du conscient à l'inconscient. Doit-on tout révéler ? Doit-on tout connaître ? Ou doit-on continuer à rêver ?

L'enfant prend ses galets ronds de mots et entreprend de les faire ricocher sur son miroir de rêves.

PREMIERE PARTIE

-

En quête d'identité(s)

- I -

Récital

Certains roulent des pieds comme les mains sur les percussions ; comme des galets roulés, brassés par la rivière ou la mer. L'enfant joue avec ses pieds, ses percussions naturelles sur le miroir de son âme, sur les miroirs des âmes des spectateurs. C'est la danse des pieds à clochettes. Des pieds rouges incarnats sautillants et qui alternent : plat, plat, talon, plat, plat (*Thei-thei Di-di-thei*). Pointes, talons, pointes, talons (*Thei-Yat-Thei-yi*).

Des mains vermillon aussi : des fleurs rouges qui virevoltent au-dessus de la tête, dessinent l'espace et transmettent la vibration du coeur, la *rasa*, qui s'exprime par la bouche et les yeux.

Rasa : le corps et l'âme apprécient ensemble, et en même temps, ce qu'ils créent, tout en savourant l'écoute de la musique carnatique qui accompagne et soutient les mouvements de danse.

La danse indienne, quel que soit son style, est aussi une musique. Le danseur fait partie de l'orchestre. Il répond au *mridangam* et dialogue avec lui. Ils tissent ensemble la « couleur », la personnalité, le charme, la

vibration, voire la tessiture toute particulière qu'aura le spectacle. Ce qui en fera toute l'originalité, et ce, malgré la reprise de pièces de danse connues.

Quant à l'énergie du danseur, elle éclôt comme une fleur : elle s'éveille avec l'*Alarippu*, poursuit son déploiement avec des pièces de technique pure comme les *jatiswarams*, est à son zénith au moment de la pièce maîtresse du récital, le *Varnam* et explose en un feu d'artifice de virtuosité technique et de joie, lors du *Thillana*.

Un récital de cette ampleur peut durer plus d'une heure, voire deux. Je le compare souvent à un marathon. La différence réside dans l'utilisation et l'orientation de l'énergie déployée ; qui est pour la danse, d'ordre artistique, voire spirituelle. Le danseur raconte des histoires, parle des dieux – prend souvent leurs apparences, tout au moins leurs attributs – et raconte des moments de la vie : l'enfance, le jeu, la vieillesse, la mort, la guerre, la trahison, la violence, mais aussi la séduction et l'amour.

Un jour, j'ai montré la vidéo d'une grande danseuse de *Bharata Natyam* à une amie ; et ce n'est pas la beauté de la jeune femme ni sa formidable précision qui l'ont interpellée, mais sa faculté à « être » : elle était en transe.

Elle était le facétieux enfant Krishna qui volait du beurre à sa mère adoptive. L'instant d'après, elle était ce même Krishna, jeune homme et séducteur

impénitent, dont les sourcils tressautent malicieusement à la vue de l'extraordinairement belle Radha, elle-même incarnée par la danseuse.

Elle deviendra ensuite la biche qui s'enfuit au fond de la forêt.

Et puis, pour finir, elle sera la vieille femme qui pense avoir perdu tous ses appas qui retenaient autrefois son amour perdu, Krishna.

Le récital commence en effet toujours, comme une transe, avec les roulements du *mridangam* qui sont les battements du coeur, le feu de la vie.

Vient ensuite l'entrée en scène, imprégnée de la fumée de l'encens et du parfum des lampes à huile et du jasmin. La danse est un rituel. On entre dans la danse et dans le spectacle comme on entre dans un temple : on frappe, avance, martèle, sautille avec nos pieds nus. Et, selon le spectacle, l'on peut débiter comme une fleur de lotus ou comme le bedonnant, mais vif Ganesh. L'on peut entrer d'un pas vif et trépidant, comme d'un pas long, lent, en fentes, avec de longues poses, à l'image des statues des temples hindous.

La transe continue à se déployer à mesure que l'énergie monte en nous. L'énergie est à l'image d'un serpent lové sur lui-même, qui se dresse peu à peu le long de la colonne vertébrale et « allume » un à un, les *chakras* du danseur.

Je l'imagine ainsi, mais aussi comme un feu qui grandit : de la braise au grand feu de joie qui flamboie au-delà du corps. À la fin du récital on a des difficultés à s'endormir, à se calmer. On rayonne. Les yeux brillent

intensément, on se sent capable de tout. Le feu a brûlé en nous pendant plusieurs heures, a éprouvé notre résistance, notre immunité même. Nous développons des aptitudes anti-inflammatoires tant nous avons parfois dépassé nos limites physiques. Eh oui, nous allons au-delà de nos limites quand nous incarnions des dieux !

La fatigue ressentie pendant les répétitions n'existe plus. Le genou qui nous faisait mal quelques jours auparavant, nous ne le sentons plus. Nous sommes hors de nous, nous ne sommes qu'énergie et amour.

Frapper des pieds, sauter, scintiller avec nos bijoux, exhaler le jasmin que nous avons dans nos cheveux et transpirer. Le maquillage coule, les saris se trempent, les bijoux se rouillent du sel de la danseuse mais le pied continue de frapper, la jambe de se lever de manière têtue et impérieuse, les genoux de se plier. La force de la vie, tumultueuse et indomptable. Comme le fleuve Yamuna ou le fleuve Ganga, qui vivent à leur manière impétueuse de fleuves, jusqu'à mourir, en retrouvant... la mer.

Le récital ne se termine pas en douceur. C'est le *Thillana*. C'est le fleuve qui se précipite, se jette dans la mer. Vite ! Que nos eaux rejoignent la mer, source de vie originelle. C'est le cycle de l'eau, le cycle de la vie. Un mouvement continu et éternel.